ATHABASKA

Mission Saint-Martin, Lac Wabaska.

Rapport du R. P. Dupé.

En commençant ce rapport, j'éprouve bien quelque confusion de mon trop long silence.

Je vous prie instamment de vouloir bien agréer les vœux de bonne nouvelle année que forme pour vous le personnel Oblat de la petite mission Saint-Martin. Puissiez-vous voir des jours moins tristes, des jours où tous les vrais enfants de l'Eglise acclameront le retour tant désiré de la paix, de la justice et de la liberté ! C'est ce que, de toute notre âme, nous demandons pour vous devant la Crèche de l'Enfant Jésus.

Je vous parlerai de nos travaux après vous avoir dit un mot des ouvriers.

Outre celui qui trace ces lignes se trouve le R. P. Pétour. Il y a deux ans qu'il quittait le scolasticat de Liège et s'en allait à la mission Saint-Bernard, Petit Lac des Esclaves, s'initier à la connaissance du Cris sous la direction du R. P. Falher. Moins d'une année après, Sa Grandeur Mgr Grouard l'envoyait ici faire ses premières armes à la place du cher Père H. Giroux réclamé à Saint-Bernard.

Vient ensuite le cher frère Poulain qui ne ménage ni ses forces ni sa peine pour faire prospérer la mission. Ce frère est secondé dans ses innombrables travaux par le bon frère P. Polet qui nous est arrivé l'automne dernier du Lac des Esclaves où le frère A. Welsh allait prendre sa place après avoir donné à Saint-Martin deux ans de

son dévouement et de sa religieuse bonne volonté. — Nous sommes donc deux Pères et deux Frères.

La charité fraternelle fait de notre petite communauté le véritable « *cor unum et anima una.* » Malgré cela nous ne prétendons point être exempts d'imperfections. Les débuts d'une mission où tout est à faire, où il faut se défendre contre les plus impérieuses nécessités ne sont pas toujours bien favorables à l'observation d'une exacte régularité telle qu'on la voudrait. Dieu merci, nous serons plus à même désormais de nous y appliquer, car, bien que débordés pour longtemps encore d'occupations, nous avons, je crois, paré aux plus pressantes. Nous avons laissé notre misérable chaumière indienne de 16 pieds sur 14 et 7 de haut et habitons une maison de 30 pieds sur 28 et 25 de haut. Elle n'est pas finie, mais nous sommes logés et pouvons y faire commodément nos exercices dans la petite chapelle, assez jolie, qui y est attenante. L'assistance à la sainte messe, la méditation du matin et du soir, la lecture spirituelle ainsi que la visite s'y font tous les jours. Tous les premiers vendredis du mois nous avons exposition du Saint Sacrement et retraite du mois qui se termine par la conférence spirituelle. Le 8 décembre nous terminions notre retraite annuelle ; c'est pour nous ici l'époque la plus favorable.

Après la retraite annuelle, le R. P. Pétour chaussa ses raquettes et partit voir les Indiens du Lac Quito et du portage Pélican, distant de Saint-Martin d'environ 70 milles. Le jour du départ, une violente tempête s'éleva, balayant sur le lac le Père avec son guide, la traîne et les chiens. Le Père a pu triompher et accomplir heureusement sa tournée apostolique. Vers la fin de janvier il se remettra en voyage visiter les Indiens campés au Lac la Truite, au Lac du Diable, au Lac Montagnais et au Lac Brûlé. Ce voyage est plus long et plus pénible que le premier, car il se fait parmi les païens en grande partie, gens qui sont travaillés par les ministres protestants. Cependant le passage du

missionnaire au milieu de ces infortunés n'est jamais sans leur apporter quelques fruits de salut. Mais qu'ils ont besoin de prières pour comprendre l'étendue de leur misère et entrer résolument dans le sentier qui conduit au bonheur du Ciel!

Nos deux frères Poulain et Polet ont fait leurs vœux perpétuels : le premier le 20 août dernier; le second à la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Comme je l'ai déjà dit, ils sont l'un et l'autre bons religieux et il nous serait fort agréable d'en avoir le double. Cela ne les exposerait nullement à l'inaction. Mais par le temps qui court, faut-il espérer cet avantage?

Peut-être conviendrait-il maintenant de reprendre les choses de plus haut et de donner succinctement une vue d'ensemble de la mission Saint-Martin.

Cette mission se trouve située à 230 milles Nord environ d'Edmonton, à 130 milles à peu près, en ligne droite, à l'Est de la mission Saint-Bernard, sa mère du Petit Lac des Esclaves. A l'Est de Saint-Martin, à la distance d'environ 120 milles, se trouve la mission de Notre-Dame des Victoires du Lac la Biche.

Nous sommes en dehors des voies de communication. La rivière Athabaska coule à 70 milles; la petite rivière Pélican, qui part à une petite distance d'ici et qui va y décharger ses eaux, n'est qu'un misérable ruisseau, à peu près à sec tout l'été dernier. Nous sommes dans les *Maskegs* qui couvrent plus de la moitié du pays. On appelle ici de ce nom sauvage des immenses étendues de terrain aqueux rempli de vase ou de grandes mousses. La végétation y est presque nulle; seuls les animaux à fourrures y trouvent une retraite, l'homme ne fait qu'y passer pour les y suivre et s'en emparer. C'est donc dire qu'il n'y a point de chemin de charrette ou de wagon, comme l'on dit ici. Ce n'est qu'en hiver, quand la glace et la neige ont consolidé ces *maskegs*, que nous ravitaillons Saint-Martin en y amenant avec des *bobsleighs* les

provisions que le Procureur vicarial a fait déposer en été au hangar que nous avons au portage Pélican, sur la rivière Athabaska.

Bien que d'un accès peu facile, le Lac Wabuska eut vite attiré l'attention des ministres anglicans. En 1891 le célèbre M. Holmes (second Bompas), aujourd'hui bishop de Moosomin (Alberta), se met à la poursuite du R. P. Desmarais. Pendant que celui-ci se détourne de sa route pour aller visiter et instruire les infidèles du Lac la Truite, le révérend ministre le devance au Wabaska. Là il fait tous ses efforts pour enrôler les Indiens et les éloigner du Père qui va arriver. Naturellement l'imposteur se donne comme le vrai représentant de Dieu, et il ne ménage point son antagoniste.

Voici quelques-uns de ses prêches : « La confession ne vient pas de Dieu ; ce sont les prêtres qui l'ont inventée; donc se confesser à un prêtre ne vous est pas plus profitable que de vous agenouiller dans vos bois devant un sapin. » — « La parole de Dieu doit être entendue par toute la terre... Déjà c'est fait ou à peu près, car vous êtes les seuls ici à qui elle n'ait pas été apportée. » — « Après, ce sera la fin du monde qui va arriver dans six ans ! »

Avouons que le prophète anglican a été maladroit ; mais un beau festin offert aux sauvages devait achever la conviction. Désormais, à partir de ce moment, le Wabaska devient le champ de bataille entre le missionnaire et le prédicant. Le R. P. Desmarais réunit autour de lui les cœurs les mieux disposés qui formèrent ainsi le premier noyau de notre Mission actuelle de Saint-Martin.

En 1892, le même Père y revenait baptisant, confessant et affermissant dans la foi les premières recrues auxquelles s'en ajoutaient de nouvelles.

L'hiver suivant, le R. P. Falher fit toutes les missions au loin de Saint-Bernard et finit par celle du Wabaska, apportant à son tour quelques nouvelles pierres à l'édifice

spirituel qui se préparait ainsi lentement, malgré les difficultés. Cette année, le Révérend ne put suivre le Père : la maladie sévissait, la famille avant tout !

L'hiver 1894-95, pendant ce voyage où je faisais mes premières armes, ce fut mon tour d'être malade. Le Révérend, prenant sa revanche de l'année précédente, m'avait devancé. Néanmoins, Dieu me fit la grâce de glaner encore derrière le mercenaire de beaux épis de bon grain, au milieu d'un champ d'ivraie.

Cette année 1895 restera pour nous à jamais gravée dans nos souvenirs par la visite du R. P. Antoine, délégué par le T. R. Père Général. Cette visite à Saint-Bernard se faisait à la fin de l'été. Sa Grandeur Mgr Grouard, après avoir reconduit jusqu'à Edmonton le regretté Visiteur, revenait passer l'hiver à Saint-Bernard. Ce ne fut point pour Sa Grandeur une saison de repos, bien mérité pourtant par six mois de voyages à travers son immense Vicariat.

Cet hiver 1895-1896 fut exceptionnellement dur. J'accompagnais Sa Grandeur, avec le frère Jean-Marie Le Creff, et un métis pour guide. Monseigneur voulait, par ce voyage apostolique, se rendre compte par lui-même de l'état des choses au Wabaska et aux environs, pour se prononcer sur la question déjà soulevée de fonder une mission permanente. Une tempête de neige nous fit tous nous geler sur un lac (le Poisson Blanc) et perdre notre route toute une journée. C'est à peine si nous pûmes nous faire un abri dans un bouquet de petits saules nains ; le feu, faute de bois sec, suffit à peine à déroidir nos membres. Ce qui faisait dire en riant à Sa Grandeur : « Ah ! mes chers amis, je ne crois pas qu'à l'heure présente il y ait, dans la sainte Eglise de Dieu, beaucoup d'évêques qui me ressemblent ! » Cette nuit-là même, à 60 milles au Nord, au Lac la Truite, le diable les poussant, les Indiens massacraient un des leurs réputé *Wittiko*. Nous n'arrivions là que trois jours après cette horreur. La peur affolait encore toutes les têtes. Monseigneur ne put s'empêcher de pleurer devant l'igno-

rance et le malheureux sort de ces Indiens, et tonna fort contre les turpitudes du paganisme. Beaucoup apportèrent leurs enfants au baptême.

Au Wabaska, nous allâmes demander l'hospitalité à Ch. Houle, un métis français catholique traitant pour la Baie d'Hudson. Le hangar que tous les ans l'on mettait à notre disposition se remplit au complet pour entendre parler *le Grand Prêtre* et assister à la messe. Sur l'invitation pressante des gens du Wabaska, Monseigneur, pouvant désormais se décider en connaissance de cause, arrêta de fonder une mission permanente à laquelle il donna pour patron saint Martin de Tours, et pour missionnaire celui qui écrit ces lignes.

Ce ne fut que l'hiver suivant que l'on fit l'achat du terrain sur lequel se trouve bâtie aujourd'hui la mission. Je passai encore là trois mois pour la dernière fois hébergé chez Ch. Houle ; après que le R. P. Desmarais fut venu me chercher et commander le bois nécessaire à la construction d'une église, je le suivis à Saint-Bernard. Je n'y restai que jusqu'à la fin de mai, époque où je quittai définitivement Saint-Bernard pour Saint-Martin. Je fus heureux de rencontrer au Landing le R. P. H. Giroux, arrivant d'Ottava : il m'était donné comme socius. Aidés d'un ouvrier, nous bâtimes l'église en trois mois ; le jour de Noel 1897, l'on y disait la messe pour la première fois ; ce fut la messe de minuit ; l'église était comble de monde.

L'année suivante, je laissai à Saint-Martin le P. Giroux tout seul, Monseigneur me rappelant à Saint-Bernard où je devais m'occuper de l'économat, le R. P. Desmarais allant au Klondyke, où se portait alors une foule d'aventuriers de tous les pays, attirés par les mines d'or. Mon socius laissé seul ainsi au milieu du vaste champ du Wabaska, où les ministres tentaient par tous les moyens de nous évincer, se défendit vaillamment *unguibus et rostro.*

Le 19 mars 1901, je revenais lui prêter main-forte. Le

gouvernement avait, l'été précédent, passé un traité avec les sauvages, leur accordant des écoles d'après leur croyance religieuse. Malgré la guerre déloyale des ministres de l'erreur, les catholiques étaient de beaucoup les plus nombreux au Wabaska comme ailleurs. Monseigneur avait reçu de la Très Rév. Mère Générale des Sœurs de la Providence de Montréal la promesse d'avoir le secours de ses Sœurs pour le temps où on aurait fini de leur bâtir un couvent à Saint-Martin. Elles y arrivaient le 13 juillet de la même année, et, après des débuts assez pénibles, elles ont aujourd'hui une école-pension où métis et sauvages reçoivent l'instruction, l'éducation et la formation religieuse, au nombre de quarante, nombre susceptible d'être augmenté beaucoup. Les religieuses sont au nombre de six et ont reçu, l'hiver dernier, la visite de la Très Rév. Mère Générale qui a été très heureuse de constater, par elle-même, le bien opéré ici par ses filles. Ici, parmi les Indiens, dix enfants à l'école donnent plus d'occupation que trente dans nos pays ; il faut les nourrir, les loger, les vêtir, les entretenir, les instruire et les former aux divers genres de travaux particuliers à chaque sexe. Le ministre anglican Weaver, notre antagoniste, nous dispute les enfants avec acharnement ; il fait de grosses dépenses d'argent à cet effet... Malgré tout, les résultats semblent assez maigres. Tant mieux ! Si saint Martin ou saint Benoît voulaient bien le faire déguerpir, que nous leur serions reconnaissants ! Veuillez donc prier pour nous, afin que l'*inimicus homo* plie bagage. Nous l'avons déjà un peu entendu dire à travers les branches ; puisse cette rumeur se vérifier !

Veuillez, etc. J.-M. Dupé, *O. M. I.*

Pour achever le tableau de cette Mission, nous empruntons à la lettre du C. F. Poulain les détails qui suivent.

On sait que dans ces regions inhospitalières surtout, l'aide de nos chers Frères est particulièrement précieuse. Et à qui serait tenté de

trouver à ce compte rendu une saveur locale un peu prononcée, nous répondrions qu'il n'était point destiné à la publicité, et que si les occupations matérielles qu'il relève simplement ont le défaut de ne point prêter à la poésie, elles ont du moins le mérite d'être agréables à Dieu, et nécessaires au soutien et à la prospérité des Missions.

Ici, les malades ne sont pas à leur place, parce que les médecins sont rares et les remèdes coûtent cher ; aussi le Rév. Père Supérieur n'était pas trop rassuré lorsqu'il me vit arriver ici, relevant de maladie. Depuis, grâce à Dieu, malgré la rigueur du climat, je me porte bien et tâche de travailler de mon mieux en tous genres.

C'est que je fais un peu de tout : culture, pêche, chasse, voyage, etc., et même, en cas de besoin, je suis charpentier comme saint Joseph.

Parlons un peu de culture. Au Wabaska, me direz-vous, presque au pôle Nord, quelle culture peut-on bien faire ? Eh bien, on cultive principalement des pommes de terre. Les choux, les betteraves, les navets, carottes, oignons et petits pois viennent parfois assez bien. Ainsi, cette année, nous avons eu des choux de Siam qui pesaient jusqu'à quinze livres, des carottes de plus d'une livre et des pommes de terre de près de trois. Vous voyez que la terre n'est pas trop mauvaise. Je pense que l'orge et l'avoine mûriraient également, mais il y a des oiseaux qui détruisent ces récoltes : ce sont les étourneaux.

Ici, la pêche c'est la moitié de la vie, car la farine est rare et il faut manger. Encore, si nous étions seuls ! mais il y a une école, et il faut de quoi pour entretenir tout ce petit monde. Notre principale ressource est le poisson. En ce moment, je fais la pêche, et en quatre jours j'ai pris à peu près mille poissons. Pour la réserve d'hiver, j'en ai déjà quatre mille, car je suis allé à quarante kilomètres d'ici et j'ai pris trois mille poissons. Il est mieux de faire sa provision à l'arrière-saison, parce que, en hiver, il fait quelquefois bien froid, et le poisson ne se laisse pas prendre

aussi bien. Avec un millier de poissons, pesant en moyenne trois livres, nous en avons pour vingt jours ; comptez combien il nous en faut pour une année.

Quand j'en ai la chance, je tue quelques canards ; et en hiver, une de mes occupations est de tendre des pièges pour les renards, visons, etc. Il y a bien la grande chasse, la chasse à l'orignal, mais pour cela il faut de l'habileté et du temps que je n'ai pas.

Nos bâtisses ne sont pas riches ; une pauvre église, le couvent des Sœurs, également pauvre et trop étroit, notre résidence commencée, mais non achevée, voilà de quoi exercer le métier de charpentier. Dès que j'ai un moment libre, c'est là que je l'emploie. Mais malheureusement les voyages nous prennent beaucoup de temps : l'hiver, il faut chercher les provisions ; pas de chemins, il n'y a que les voies d'eau, et cet été il n'y en avait pas à cause de la sécheresse. En hiver, lorsque la glace est épaisse, nous charroyons en « celey » avec les chevaux ou les chiens. Pour aller chercher le fret et le foin, les voyages durent de quinze à vingt jours. Vous le voyez, ce n'est pas le travail qui nous manque, car le cher Frère Polet se livre aux travaux de l'intérieur, s'occupe du soin des animaux, de la provision de bois, etc. Mais avant tout nous aimons à nous acquitter de nos exercices religieux et à prier pour la Congrégation dont nous sommes les enfants...

G. Poulain, *O. M. I.*